

## **Festival Extension sauvage : du paysage à la réappropriation de Gilles Deleuze**

mardi 2 juillet 2013, par [Christian GATTINONI](#)



**Vera Mantero**

**Cet ambitieux Festival à taille humaine pour sa deuxième édition s'est encore tenu à Combourg et dans les merveilleux jardins baroques du château de la Ballue, à Bazouges-la-Pérouse. Les programmatrices Latifa Laâbissi et Margot Videcoq continuent d'interroger le paysage via la danse contemporaine la plus exigeante.**

Voir en ligne : [www.extensionsauvage.com](http://www.extensionsauvage.com)  
[<http://www.extensionsauvage.com>]

Cela donnait en ce dernier week-end de juin l'occasion d'écouter le prestigieux DJ Jeff Mills, de voir déployer dans une clairière de bouleaux les Strange Days des Doors scénographiés par Dominique Bagouet dans une relecture d'Anne-Karine Lescop, d'accompagner dans les frondaisons d'une chataîgneraie l'ivresse transcendée par le performer canadien Benoit Lachambre et son complice italien Daniele Albanese. Le programme se constitue de commandes et de reprises de pièces historiques comme Sans de Martine Pisani, un trio d'une haute portée comique qui revendique l'influence d'un Robert Filliou. Mais la plus forte révélation de cette Extension Sauvage 2013 est sans conteste Vera Mantero danseuse et chorégraphe portugaise qui nous permet en tant que plasticien, théoricien ou simple amateur de philosophie de revisiter la pensée de Gilles Deleuze et de réactualiser son importance pour la création aujourd'hui.

La danse n'échappe pas plus que les arts plastiques à ce souci de consommation culturelle d'objets qui deviendraient vite caduques si créateurs et programmeurs ne s'attachaient à ralentir ce mouvement fatal. Julia Cima utilise une documentation ciné ou vidéographique pour construire son programme de reprises de soli historiques qui s'organisent dans sa Danse, Hors cadre. En programmant aussi deux pièces de Vera Montero l'une de 1991 et l'autre toute récente les responsables travaillent pour l'histoire du médium et la cohérence d'un parcours d'une réelle ambition. Le titre de la pièce la plus ancienne semble critiquer ce projet conceptuel : Peut être qu'elle pourrait danser d'abord et penser ensuite induirait une pseudo défense d'une pratique spontanéiste. Ce n'est bien entendu qu'une attitude critique de la doxa, permettant de redéfinir les appareils, chère aussi à notre penseur.

La danseuse y interroge les possibilités de son corps, elle y teste son vocabulaire qui se qualifie par une puissante économie la rendant apte à se détacher du sol, à se défaire de l'attraction fatale. Les figures combinent des réactions hautement énergétiques et des gestes minimaux, au plus près de la fonctionnalité de la mécanique corporelle, muscles, ligaments, tendons. La cartographie de la peau qu'elle instaure éloigne ces gestes vers l'espace alentour. Sa petite robe aux couleurs printanières se détache à peine du décor naturel du théâtre de verdure.

2006 est l'année où sont publiés par Gallimard les cours donnés à Paris 8 par Deleuze sous le titre A voix haute, la chorégraphe pour répondre à une commande du World Dance Day s'empare pour sa bande son des quatre premières minutes d'un cours du philosophe français à propos de Spinoza, immortalité et éternité. La même année Vera Mantero produit sa création au titre hautement deleuzien Jusqu'à ce que Dieu soit détruit par l'extrême exercice de la beauté. A côté du célèbre Abécédaire le ton enjoué et séduisant de l'enseignant contribue à la diffusion de la théorie si généreuse du penseur.

Au moment où l'université française, contrairement aux tenants américains de la french theory, contribue à figer sinon à momifier le caractère irréductible de cette philosophie il est heureux qu'une danseuse aux pieds nus simplement vêtue d'un pantalon serré et d'un top à manche courte vienne nous permettre de réentendre la vitalité de cette voix comme de cette démarche essentielle à la poursuite de la vie. On peut dire de Pierre le titre de ce solo de 20mn est emprunté à l'exemple initial de Deleuze qui s'appuie sur l'expérience du quotidien.

La fine gestuelle joue du détachement de ces micro-gestes tels qu'on les a déjà cernés dans les compositions de Jeff Wall pour les déraciner loin des réactions superficielles d'une émotion à fleur de peau. L'inscription de cette machine désirante sur l'anatomie très féminine de la danseuse se joue entre le flux du discours enregistré et les coupures d'une chorégraphie qui fragmente le mouvement. Rondes désamorçées et sursauts d'extrême vitalité se résolvent en une ritournelle dansée où l'haptique le dispute aux autres territorialisations

sensorielles, une nouvelle aventure du majeur et du mineur se déploie avec grâce et une pointe d'ironie qui doit rester un modèle d'approche philosophique encore actif aujourd'hui.

[haut de page](#)

---

++INFO++

[www.laballuejardin.com](http://www.laballuejardin.com)

[Vous pouvez répondre à cet article. Laissez vos commentaires, remarques, compléments d'informations.](#)